

Le Galepin

- BLEU -

n°68 - 1^{er} novembre 2023

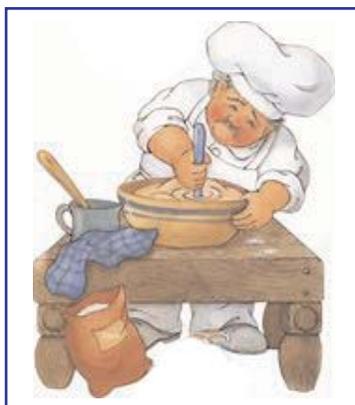


Affiche de Mai 68

n°68 – Révoltes

Christelle MATHIEU LE BRETON	3
Domi LANGLET ADOLESCENCE	5
Michel LE DROGO DES MAILLOTINS À LOUKANINOS	7
Jacqueline PAUT VIVE LES CP	10
Pierre ROSSET COLÈRE ET RÉVOLTE	11
Keltouma MOKHTARI CRÉTINS FINIS	15
Christelle MATHIEU LA FLEUR DE L'ÂGE	17
Rémi LEHALLIER LE DÉFILÉ	19
Florence KRAMER RÉVOLTE	21
Roger WALLET LA FOUDRE, VOLODIA	25
Keltouma MOKHTARI INDIGNEZ-VOUS!	26
Hervé GOUZERH MORCEAUX	28
Françoise DANIEL À BON RAT, BON CHAT	29
Sylvie VAN PRAËT LE FILS	31

LE BRETON



– DU BEURRE, DU BEURRE! COMMENT JE FAIS DES CRÊPES BRETONNES SANS BEURRE, MOI ? Et mes épinards, qui va me les beurrer ?

Le producteur alimentaire ne respire plus. Il a beau chercher, rien dans les congélateurs. Le beurre n'y est plus.

Disparu.

– Saperlipopette, que sont devenues les plaquettes de beurre ?

Le cuistot, dingou, verse des larmes au fond du saladier. Ses cris étouffés sont des montées d'angoisses, de peurs qui viennent accélérer les battements de son cœur.

– Je meurs, je le sens, je meurs lentement. Hélas, nous mourons vous et moi.

Le producteur alimentaire prend une grande inspiration :

– Nous ne mourrons pas ! J'en mets nos têtes à couper et nos mains au feu !

Puis il dégonfle le ventre sur-le-champ. Le cuistot écarquille les yeux et balbutie : "Nos têtes à couper et nos mains au feu ? Il faut être sacrément sûr de soi !"

Il se dit que, dans le fond, le producteur alimentaire a sans aucun doute de très bonnes raisons d'être convaincu de retrouver le beurre. Et le cuistot, à vrai dire, lui fait confiance.

Dans son for intérieur, il ne compte pas compter pour du beurre. Rétablir l'égalité ! Et ce beurre volatilisé n'est pas négociable. Il représente la loi culinaire.

Ces deux hommes-là sont des matinaux. Ils travaillent même pendant les congés. Ils travaillent ces messieurs, et ne peuvent bâtir qu'avec du beurre. Leur métier : susciter des émotions. Leurs objectifs : surprendre, inventer, faire plaisir. Mais s'il manque un ingrédient, le plaisir passe à côté. Sans le beurre, l'édifice s'écroulerait. Gervais, cuistot depuis des générations, en est convaincu. Lorsque son grand-père lui a légué le tablier dans la chaleur de la cuisine, pétrissant son ultime pâte

feuilletée un peu avant midi, il avait énoncé sa vérité: "Mon garçon, respecte toujours scrupuleusement la recette".

À La Motte Saint-Jean, les rumeurs naissent. Ça mitonne, ça mitonne. Ragots à gogo. Potiniers, potinières, à vos potins! On raconte que des mottes de beurre périmées ont empoisonné les bambins de la cantine. Page sept du journal local "L'Éveil", un journaliste déclare même qu'une première vague épidémique atteindra son pic dès décembre: le cadeau le plus abominable du Père machin de Noël. Gervais et monsieur Suisse (le producteur alimentaire) voudraient bien en finir, ne plus avoir à éclaircir cette histoire de beurre.



– Et si on faisait l'impasse sur le beurre ?

– N'y compte pas! Ce serait trahir mes contrats d'apprentissage. Hors de question !

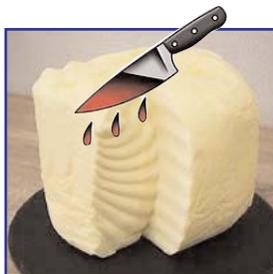
– Débrouille-toi seul, alors! J'en ai assez de tes recettes au milligramme près, de ta parfaite parenté de chefs étoilés. Tu me fais chier Gervais!

Son visage rougit aussi sec. Il trépigne de colère, sans retenue, vociférant Maudites plaquettes de beurre, allez au diable!

Il traverse le réfectoire à pas de géant.

"Je vous déteste! Que je n'entende plus parler de votre matière grasse emblématique, de votre superbe origine laitière. Moi, j'ai un taux de cholestérol à surveiller. J'espère qu'un troupeau de bêtes sauvages vous réduise en bouillie."

Il fut d'abord frappé dans le dos. Après quoi un Breton très discret qui vouait une véritable passion pour le beurre lui coupa net la tête.



ADOLESCENCE



MAL VENUE, MAL À L'AISE, MAL FAGOTÉE. Corps lourd, regard terne. Tu es de trop, je te dis ! Vois, tu ne sais où mettre tes pieds, tes mains, tes paroles.

Rappelle-toi les hurlements du père de retour à la maison : "Regardez-moi celle-ci, elle pourrait pas se peigner pour m'accueillir?"

Tu n'étais rien pour lui, qu'un objet encombrant sur lequel frapper quand la colère montait. Il parlait tendrement à sa chienne, mais jetait dans l'évier ta soupe de légumes, au motif qu'un bout de céleri lui était resté dans les amygdales.

La mère n'avait pas droit à plus d'égards, mais au moins elle le fixait sans ciller, toute menue dans son tablier noir à fleurs mauves, et il finissait par se taire. Elle résistait de toutes ses forces, épuisée quand il aurait fallu te protéger toi aussi.

À force de te détester toi-même, tu avais cessé de t'alimenter normalement. Tu t'étais mise à absorber goulûment, dans le secret de ta chambre, des nourritures disparates : compotes pour bébés, flans gélatineux, crèmes et biscuits bourratifs, des sucres consolatoires que tu régurgitais ensuite dans les waters, deux doigts dans la gorge.

Un jour semblable aux autres, sans crier gare, le père mourut. Il s'était effondré dans le corridor après avoir violemment claqué la porte de la cuisine, faisant gémir le chien et dégringoler un couvercle. Son poids empêchait toute sortie. La mère et toi aviez dû enjamber l'appui de la fenêtre pour contourner la maison et lui porter secours. La mère avait peur, non que l'homme fût en danger, mais des repréailles à venir. Elle se voyait avec les yeux du père s'affoler et courir gauchement, "elle n'était qu'une idiote, une empotée, il avait failli mourir à cause d'elle".

Mais voilà, il ne parlerait plus jamais : il gisait adossé à la porte, son visage congestionné penché vers l'avant, bouche ouverte, son corps affaissé sur lui-même telle une peluche obscène. Plus de pouls.



Tu te souviens d'avoir entouré la mère de tes bras en remerciant le Seigneur.

Bien des années plus tard, tu lui rends visite dans sa maison de retraite. Assises dans le jardin, silencieuses, vous regardez les moineaux sautiller sur les graviers. Un ciel d'octobre très pur donne sa bénédiction. C'est un moment précieux, suspendu. La mère a un demi-sourire, que tu perçois sans la regarder.



Alors tu l'entends dire de sa voix douce: "Ses gouttes, tu te rappelles? C'est moi qui les préparais... Moi. Dieu ait son âme, sa mauvaise âme".

Ce fut tout. La cloche aigrette appelant au repas a retenti, vous vous êtes levées, embrassées. La mère a trottiné jusqu'à la maison, puis sa silhouette menue a disparu du perron. Tu es repartie, un petit rire au coin des lèvres.



DES MAILLOTINS À LOUKANINOS

QUAND CHARLES VI DEVIENT ROI, IL EST ÂGÉ DE DOUZE ANS. Le petit Charles a trois bons tontons : Louis (d'Anjou), Jean (de Berry) et Philippe (de Bourgogne) qui se partagent la régence du royaume de France. Quand on est régent se disent-ils, autant que ça soit utile à quelqu'un. Donc, ils augmentent les taxes et les impôts du bon peuple de France. Leur idée étant bien sûr que l'essentiel des sommes collectées aille directement dans leurs propres poches. Des poches vastes et gouluées ! Oui, mais notre bon peuple n'aime pas quand on augmente ses impôts sans le lui demander. D'ailleurs, même si on le lui demande, il n'aime pas non plus ! Conséquence, en cette belle année 1382 (le roi avait quatorze ans cette fois-ci) éclatent un peu partout au Royaume de France des révoltes toutes plus rigolotes les unes que les autres, comme la Harelle en Normandie, ou les Tuchins dans le Languedoc ou en Auvergne. Bien entendu, ces révoltes sont matées et se soldent par des répressions atroces, y compris lorsque les révoltés avaient d'eux-mêmes mis fin à leurs rassemblements. La révolte la plus puissante et qui dura le plus longtemps fut celle des Maillotins à Paris. On la nomme ainsi, parce que paysans, ouvriers et artisans s'étaient emparés d'un arsenal militaire qui contenait des milliers de ces lourds maillets en plomb servant à fracasser les cuirasses des hommes en arme et les crânes de ceux qui les portent.

Les Maillotins commencèrent par piller, par saccager et par tuer. Évidemment, ils s'attaquèrent aux collecteurs d'impôts mais aussi aux Juifs, à tout hasard, et parce



que c'est un genre de réflexe pavlovien qui vaut pour toutes les époques. Les chroniques du siècle suivant indiquent que ce sont vingt mille Maillotins armés qui accueillirent le roi à son retour de Flandre, pour une guerre qu'il avait d'ailleurs remportée. Un siècle plus tard, d'autres chroniques parlent d'un nombre encore plus élevé, dont cinquante mille hommes armés des fameux maillets de plomb. C'est à coup sûr excessif. Il n'y eut jamais autant de maillets disponibles !

Mais cette surenchère de la mémoire montre l'impact de l'événement. Car l'affaire des Maillotins ébranla pendant plusieurs mois le pouvoir royal. Il est certain qu'avoir été accueilli par une foule de Parisiens en arme déplut fortement au jeune souverain. Il est vraisemblable que les meneurs des Maillotins pensaient à offrir une parade destinée à féliciter le roi pour ses succès militaires mais aussi à montrer leur force et leur nombre, afin de pouvoir négocier favorablement la "sortie de crise". Il est également à peu près certain que les Maillotins ne voulaient pas en découdre avec les troupes royales. Cela n'empêcha nullement Charles VI de mettre en marche une répression féroce. On décapita, pendit, roua et démembra à tour de bras. Et puis, on mit Paris à l'amende, tout comme on l'avait fait en Normandie ou en Languedoc, ce qui augmenta encore les impôts contre lesquels le peuple s'était soulevé. Un bien beau bilan, pour un garçon de quatorze ans...

On suppose que le nom des Tuchins du Languedoc et d'Auvergne, autres révoltés de l'année 1382 évoqués plus haut, vient de la formule "Tue chiens" dont ils furent affublés. Pour aller de ces Tue-Chiens à Loukaninos, il n'y a qu'un pas. Loukaninos, désigné comme une des personnalités de l'année par le magazine américain Times, fut lui aussi affublé d'un sobriquet. Car en grec Loukaninos signifie "saucisse". Voilà qui semble peu flatteur pour un manifestant contre l'austérité des années 2008-2012. Mais Loukaninos était un chien. Un vrai chien, à quatre pattes. Un chien errant, un chien des rues. Il fut de presque toutes les manifestations durant ces quatre années, fidèle allié des manifestants, ne renonçant jamais à montrer les crocs face à la police anti-émeute, se tenant toujours aux côtés des uns et aboyant contre les autres. Il devint le chou-chou des photographes de presse et durant toute cette période on le voit pratiquement sans discontinuer dans les journaux du monde entier. Fait d'arme notable de Loukaninos : il ramassait les grenades visant les manifestants et les éloignait des zones où ces derniers étaient rassemblés en groupes les plus denses.

Loukaninos a cessé de battre le pavé d'Athènes en 2012 et, fatigué, prit sa retraite des manifs. On ne revit plus Loukaninos après cette date. Le jeune Achilleas Adam, qui s'occupait de Loukaninos, pense que sa santé s'est détériorée en raison des gaz lacrymogènes auxquels il avait été surexposé durant quatre ans. Il faut aussi reconnaître que les manifestations avaient



significativement faibli en 2012, y compris pour les bipèdes. Et puis Loukaninos est mort deux ans plus tard, recevant des hommages innombrables: affiches et fresques sur les murs de la ville d'Athènes, pièces de théâtre en son honneur, chansons (dont celle de l'américain David Rovics *Riot Dog*) et bien sûr il laisse derrière lui une quantité phénoménale de vidéos et de photographies le représentant.

Une belle vie de chien, quoi!



VIVE LES CP



Emma, tiens-toi tranquille!

Maîtresse, je peux sortir?

Mais les cours vont commencer, Emma. C'est quatorze heures, on va faire de l'histoire.

Papa m'a dit de venir avec lui, maîtresse. Et il m'a dit qu'on allait vivre de l'histoire aujourd'hui. Et je suis bien d'accord avec lui. Je suis toujours d'accord avec lui. Mon papa dit toujours la vérité.

Quelle vérité, Emma?

Eh bien, je ne veux pas travailler vieille. Mémé, elle, elle est dans sa maison. Elle me fait des chouquettes, hum, j'en ai l'eau à la bouche. Je veux faire comme elle.

Mais enfin, Emma, tu es en CP, tu as six ans, et déjà, tu penses à la retraite?

Je veux travailler jusqu'à soixante ans, c'est mon papa qui l'a dit.

Et qu'est-ce que tu veux faire quand tu seras grande, Emma?

Je veux faire comme mon papa, des manifs! On est en colère, maîtresse.

Oh, ce n'est pas possible! En CP et déjà revendicatrice!

Maîtresse, je trouve les cours trop longs, hein, les copines, si on faisait la grève! Venez avec moi, j'entends les gens dans la rue. Papa! Papa! T'es là? Attends-moi!

Y a vraiment plus d'enfants! Emma, reviens, où allez-vous tous?

On fait la grève de l'école, maîtresse! Allez, comme mon papa m'a dit, tous ensemble, tous ensemble.....



COLÈRE ET RÉVOLTE

« Je me révolte, donc je suis ! »

Albert Camus, L'été, Gallimard

J'AIME LA SAISON DE L'AUTOMNE avec ses paysages aux multiples et belles couleurs... J'aime particulièrement le mois de novembre, parce que c'est celui de mon anniversaire. À cette occasion et pour ce Calepin bleu, j'ai trempé "ma plume" dans un mode d'écriture bien différent de celui de mon habitude... Un volte-face en quelque sorte. L'occasion de reprendre un poème (était-ce vraiment un poème ?) et d'en écrire un autre, donnant ainsi une réponse cohérente à la thématique. La révolte ne pouvant pas exister sans colère.

Ainsi, un jour de décembre 2019 j'ai écrit *La colère*. Aujourd'hui, cette dernière s'est amplifiée!... Et *La révolte* actuelle vient s'ajouter naturellement à la colère d'hier...

Pour ceux qui voudraient me suivre et partager cette révolte, rendez-vous le dimanche 5 novembre 2023 (jour de mon anniversaire) à la bonne heure, *Place de l'Espérance*, à deux pas du *Bon-Marché*...

PS: N'oubliez pas cannes, béquilles, bâtons, déambulateurs, chaussettes et bonnes chaussures car la rand[ç]onnée sera sans doute éprouvante et longue, très longue...!



LA COLÈRE...

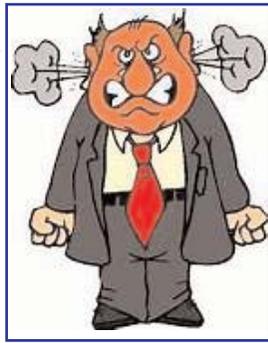
Hier j'étais en colère,
Rien ne m'était arrivé.

Ce matin
Je suis en colère.

Le facteur n'est
Pas encore passé.

Ma casquette
Est encore humide

Et un ongle
Vient de se casser.



Ce midi je suis toujours
En colère
Je n'avais pas de courrier.
Ce soir je suis
De plus en plus en colère
Il n'y avait rien à la télé...
Mon chat aussi est en colère,
Il a crotté
Sur mes souliers!
De toute façon demain je serai
En colère
J'ai des légumes
À éplucher.
Après-demain
Si rien ne m'arrive
Je m'inventerai
Une colère noire
Pour m'occuper...

LA RÉVOLTE...

Avant j'étais en colère
Maintenant je suis révolté.
Dans ma boîte aux lettres
Mon journal est déchiré
Et mon courrier chiffonné.
Quelqu'un a volé ma sonnette
Je n'ai personne pour la remplacer.
Ce matin le chien de la voisine
A crotté sur les marches
De ma maison.
En sortant j'ai glissé,
Mon pied est bleu et enflé.
Mon docteur est en vacances
Et les Urgences débordées.
Ce midi le gaz est coupé,
Je n'ai rien pu faire cuire
Et je n'ai pas mangé.



Ce soir je suis désespéré,
Eau, gaz, électricité
Vont beaucoup augmenter.
Il faudra plus d'argent pour les payer
Mais ma retraite diminue
Et le pastis coûte déjà plus cher...
Je suis en colère et révolté.
Il n'y a plus eu de moutarde
Et le maquereau bientôt va manquer.
Tout va mal dans la société.
Trains en retard,
Pannes nettes d'internet...
J'en ai vraiment assez.
Demain après-midi
J'irai, je vous le jure,
Dans la rue avec mon chat,
Ma canne et ma casquette
De marin sur la tête.
En colère, mais heureux,
Car je vais enfin me Révolter...



...

Épilogue. Finalement, au-delà de la colère, qu'en est-il de la révolte? Dans *Les tambours* Reiner Zimnik (1930-2021) a une vision intéressante sur celle-ci. Il la présente à ses jeunes lecteurs... Ainsi, "dégus de vivre dans un monde où l'inégalité existe, des citoyens se révoltent contre l'injustice sociale et battent tambour pour trouver ailleurs un monde meilleur. Ils font ainsi - traversant multiples difficultés et obstacles - le tour du Monde et, sans le savoir, reviennent amoindris, plusieurs générations plus tard, à la ville du départ de leurs pères... À leur arrivée les gardes riaient: "On raconte une légende sur notre ville, dit l'un deux; il y a bien des années, des gens partirent par la grande porte de devant, pour chercher une vie meilleure. Avec des tambours et des poutres aussi. Tout à fait comme ceux-là! (...) Cependant "ils n'avaient pas le cœur à rire... Les tambours disparurent derrière la colline et jamais on ne les revit. Mais le plus jeune des gardes regarda longtemps leur chemin en rêvant... Le lendemain matin, il prit un tambour et se mit à courir de rue en rue en criant: "Nous commençons une vie meilleure! Nous partons pour un autre pays!" (Zimnik, p. 90) [Rosset, 2017]"...

Une vie meilleure dans un autre pays?... Sans colère! Cela mériterait, sans doute, d'être médité.

Amiens, 8 décembre 2019, 8 octobre 2023



Références

Rosset, Pierre (2017), *Égalité, confiture(s) et Cie... L'égalité par la différence*. (Inédit)

Zinnik, Reiner (1958), *Les tambours*, Paris, Delpire/L'école des loisirs, 1974. (Folio junior, n°39)



CRÉTINS FINIS



– FERME DONC TA SALE GUEULE, CRÉTIN FINI! Tu n'as jamais rien fait pour tes parents en quarante-cinq ans et maintenant que tu t'en es occupé faudrait te donner une médaille?

Ce qui m'avait mise hors de moi ce matin-là était une question toute simple ou plutôt un reproche tout simple comme mes chers frères et sœurs savent si affectueusement m'en faire. Petit détail j'ai neuf frères et sœurs aînés: une sœur formidable et huit crétins et crétime!

L'un d'entre eux, Omar, arrive donc ce matin-là et me lance:

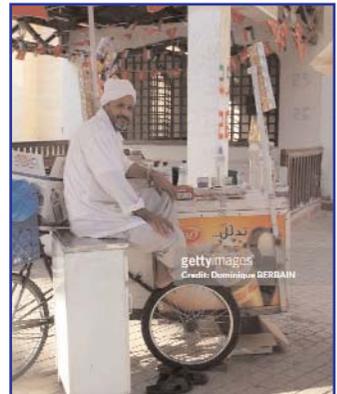
– Tu n'as toujours pas acheté de glace au citron à papa? Ça fait trois fois que je te le dis, pas compliqué d'acheter une glace au citron tout de même!

Maman et papa que j'hébergeais chez moi depuis plus de deux mois étaient là et écoutaient, donc je me suis poliment excusée d'avoir oublié.

Mais je n'avais pas oublié. Entre faire leurs repas, sans sel pour maman, suivre le régime spécifique pour papa aussi car il est fragile du cœur, faire le ménage, les prendre au labo, faire leur prise de sang, aller chercher leurs médicaments, être enseignante et mère de jumeaux de vingt ans à mes heures perdues, c'est vrai quoi j'aurais quand même pu aller chercher cette glace au citron...

Mon frère lui est très occupé. Vraiment. Journées bien remplies, levé tôt couché tard... Il ne travaille pas, n'a pas enfants et passe ses journées au café avec ses potes. C'est important et ça prend du temps... Mon problème c'est que je n'ose pas car je suis trop bien élevée et trop crétime aussi: théorie de l'escalier, je sais toujours quoi répondre plus tard. J'aurais dû simplement dire:

– Dis donc, monsieur, j'ai un emploi du temps de ministre mais pas son salaire, j'ai une nouvelle pour toi et assieds-toi car je te jure, c'est la nouvelle du siècle, tu n'es pas prêt, j'en suis certaine: il se





trouve, débile, que mon père est aussi le tien! Alors va donc la chercher, cette putain de glace au citron, et ton tiercé de merde peut bien attendre. Ça fait trois fois que tu me dis d'aller chercher cette glace. Soit! Moi ça fait quarante ans que je te dis Va chercher un boulot pour aider ta femme et t'accomplir dans autre chose que la cigarette, les potes et le café!!!! Est-ce que tu

l'as fait pour autant? Non! Alors si je veux attendre quarante ans pour acheter de la glace, ça me regarde.

À ce moment les zippés frères et sœurs sont rentrés, timing parfait:

– Si les parents de quatre-vingt-quatre ans n'étaient pas chez moi, ils seraient à la rue, bande d'incapables ingrats et prétentieux tous autant que vous êtes! Je ne vous demande aucune aide, juste de fermer vos gueules, c'est encore trop demander? Vous vieillirez vous aussi et on verra qui vous apportera de la glace!!!

La semaine dernière les parents ont enfin eu un chouette logement au rez-de-chaussée comme ils le souhaitaient. J'ai bien sûr largement contribué à leur emménagement et quand je suis allée les voir l'autre soir avec un tajine maison et un couscous pour le lendemain. Mon frère aîné cette fois me lance:

– Tu n'as pas pensé au pain?

Seigneur tout-puissant, lever à 6h, ménage non stop, machine à faire et linge à étendre, 7h au travail et 2h de cuisine et c'est encore à moi de penser au pain.

Les bras m'en tombent, les mots me manquent.

Je finis tout de même par prendre sur moi comme d'hab et par répliquer:

– Et pourquoi tu ne l'as pas apporté, toi, le pain, monsieur J'arrive-toujours-pour-dîner-les-mains-dans-les-poches?

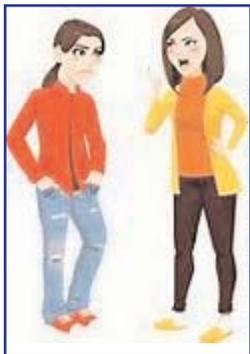
Réponse formidable et tellement vraie de mon frère avec un sourire en coin:

– Ben tout simplement parce que tu le ramènes tout le temps d'habitude...

Vous savez ce qui est le plus dingue dans l'histoire? C'est que le lendemain, avant d'aller au travail, je suis passée chez Inter et j'ai rempli le congélateur des parents de pain et de glace au citron.



LA FLEUR DE L'ÂGE



– NON C'EST NON ADÉLAÏDE!

– Mais maman, pourquoi?

– Parce que je ne veux pas que ma fille aille en boîte de nuit à dix-sept ans, voilà tout!

La pièce s'emplit d'échos: "Tu es relou, relou, relou..."

La mère pense qu'elle exagère peut-être son autorité. Comment être pleinement juste? Noyée. Violente noyée. Tombée d'un coup dans les profondeurs. Se détacher de sa fille. La laisser espérer trouver ce qu'elle cherche. Une liberté

par-ci, sans limite par-là. Et que les vagues battent le sable. Et que les marins déchargent les cargaisons. Et que les mains d'Adélaïde manipulent les poissons. À la poursuite du plaisir d'un soir, d'un matin. Revenir avec un secret, du moins faire comme s'il en était un; un désir secret soudain rempli d'une masse amère.

Confier ses impressions. Oh oui, relater à sa mère ses naïfs espoirs d'amour, quel prodigieux courage! Un souffle doux et presque silencieux passe, se forme dans l'espace, accompagné d'un quelque chose qui palpite. Un bien précieux s'installe, s'endort puis entre sous terre. Le cœur d'Adélaïde, abrité par celui de sa mère.

– Bon, ne tarde pas trop quand même!

Une première soirée loin de la terre natale, validée. Adélaïde va pouvoir détacher ses cheveux.

À elle, ce tourbillon de sensualité. Une joie sauvage la saisit. Son corps vibre. Ses yeux brillent. Elle rêve soudain d'ombres inconnues venant hanter de baisers la blancheur de sa gorge.

Voyez-vous, elle s'enfonce peu à peu. Elle baisse légèrement les épaules, comme pour dire Vous voyez bien que ça me plombe.

Voyez-vous, elle semble avoir besoin de mon approbation. Je ne suis que la narratrice. Je ne peux que souffler les mots.

Elle secoue la tête. "Je ne sais rien de l'amour". Sans presque m'en rendre compte, je sors de mon rôle de narratrice et m'écrie avec colère: "Mais moi non plus!"

Je passe un doigt sur mes paupières fatiguées. Je voudrais dire à Adélaïde les souffrances, les reproches, la mauvaise humeur des hommes le soir, après le travail.



Mais je retourne à ma place, reprends mon rôle de narratrice. À l'intérieur de moi, je laisse venir un espace où les mots prennent place, répondent à peu près à mes interrogations. Je rêve de belles reliures, d'écriture en caractères d'imprimerie, en lettres moulées, des lettres détachées et bien formées, d'une lisibilité facile.

Ponctuer la phrase. Désigner les mots. Déterminer le sujet. Atteindre ça. C'est tout. La paresse a le pouvoir de reconstruire à pied d'œuvre sur de nouveaux chantiers.

Le stylo longe silencieusement le papier. J'aime qu'il me surprenne. J'aime jouer. Ce qui devient encore plus tendre : ne pas avoir une part active.

Adélaïde, pleine d'excitations, le visage et le corps brûlants, étreint sa mère sur son cœur. "Oh merci merci maman! Je te promets de ranger ma chambre tous les jours!" D'un coup de baguette, elle pénètre un territoire nocturne. Et vlan! La nuit l'envahit de son velours noir. Il est tard. Les autres ont tiré les rideaux. Fermé les volets. Les tables sont débarrassées. Le ciel, les étoiles, cet infini bouquet de tulipes aux reflets cendrés donnent une puissante luminosité à la lune. L'enseigne sur mesure en rétroéclairage du Night-Club met radicalement fin à la poésie: "À la Peau de Zob".

Adélaïde, toute chose, toute nouvelle dans ce monde, veut apprendre la langue par la chair même.

Elle doit prendre la parole :

– T'as quel âge? lui demande Félix Lécluse, le célèbre videur de la boîte de nuit, debout, jambes écartées, à l'entrée.

– Je suis majeure...

– Tu me prends pour un jambon? Retourne chez maman. J'veux pas avoir d'ennuis!

Elle le toise, lui balance :

– Ici c'est mon quartier, mon "petit noyau". Laisse-moi entrer, je ne te ferai pas d'histoires.



"Une tête brûlée!" Il pointe le regard au-dessus du mètre quarante-huit (à tout casser), de la gamine qui continue d'aboyer. J'avoue qu'elle me fait peur, moi qui ne suis que la narratrice. Je suis confuse. Elle s'use la voix et elle me tourmente. Elle porte peut-être la rage. Une promenade lui ferait sans doute du bien.

Tiens, il pleut! Elle glapit une dernière fois et rebrousse chemin.



LE DÉFILÉ



ph. Willy Roonis

LE 1^{ER} MAI 1958 ÉTAIT UN JEUDI. «Tu as l'âge» me dit mon père. J'avais dix ans, j'étais en sixième mais il n'y avait pas cours ce jour-là. Monsieur Pelletier, le prof d'histoire, nous avait expliqué pourquoi : la Fête des Travailleurs, la fusillade de Fourmies en 91 - Louise Hublet, mon père me le dit ce jour-là, était une cousine de ma grand-mère... «Pourquoi tu ne m'as jamais parlé d'elle, papa?» Silence. Puis «C'est pour ça que ton grand frère s'appelle Louis». Et «Tu as l'âge maintenant de venir avec moi au défilé».

Je ne m'intéressais pas encore à ces choses-là et, dans la famille, on était plutôt réservés. De temps en temps, le dimanche, à la TSF, mon père écoutait Geneviève Tabouis sur Radio-Luxembourg. La dernière fois, elle avait justement parlé de l'Algérie et du possible retour du général de Gaulle. Ma mère, elle, restait silencieuse sur ces sujets-là, elle ne s'intéressait qu'aux choses de la religion et à ses enfants. Quand elle m'a vu partir avec papa, elle a froncé les sourcils.

Au bout de la rue, il y avait des agents pour détourner les voitures de la grand rue. Justement le défilé arrivait du boulevard. Mon père a reconnu des copains du jardin et on s'est joints à eux. Certains manifestants portaient des pancartes «Non à la guerre d'Algérie», «La colonisation est un crime», «Non à de Gaulle»... des slogans auxquels je ne comprenais pas grand-chose, il faut bien le dire. Monsieur Pelletier ne nous avait pas tout raconté. De temps en temps les gens chantaient en levant le poing et j'ai vite appris le refrain qui parlait de la «lutte finale». Je me suis mis à les imiter et papa a ri quand il m'a entendu brailler «l'Internationale sera le genre humain» avec mon poing droit en l'air : «Toi au moins tu apprends vite!»

Le cortège a remonté la rue principale. Un cordon de CRS en armes nous a obligés à tourner vers la place. Juste au coin mon père s'est arrêté : «Viens, on va aller boire quelque chose». C'était le grand truc du dimanche midi quand on avait fini de travailler au jardin à Marissel : il m'emmenait boire une limonade au bistrot où il retrouvait ses amis. Il y avait

justement Lucien, on s'est assis à sa table. Il m'a demandé si je savais ce que c'était que le 1^{er} mai et je l'ai épaté en lui parlant de «ma cousine Louise». Je l'ai questionné à mon tour sur les CRS de tout à l'heure: «Ils avaient des fusils mais ils ne vont pas tirer avec?» Papa a secoué la tête «Non, non, rassure-toi» mais Lucien a levé le doigt: «En fait, on n'en est jamais tout à fait sûrs. Parce que des fois ça leur arrive... ben, comme à Fourmies, ton papa t'a raconté?» J'ai hoché la tête et j'ai mis le nez dans mon verre de limonade. Et puis j'ai quand même demandé «Et ceux sur qui ils tirent avec leur fusil, on les appelle comment? Des fusillés?» Alors mon père m'a répondu «Non. Des ouvriers...»



RÉVOLTE



JE FERME ENFIN LA PORTE À CLEF. Plus personne pour me déranger. Je mets mon casque et je ne les entends plus. La musique envahit mon corps. J'ai besoin de les oublier. Je ne veux plus rien avoir à faire avec eux. Ils me disent tous la même chose. L'école, c'est important. Si tu veux plus tard faire un métier, faut aller à l'école. Je n'ai pas l'intention de faire un métier. Je n'ai pas envie de me lever avant 15h. Jamais. Ils me disent que je dois faire des efforts. Je passe mon temps à faire des efforts pour les supporter. Maintenant, j'en ai marre. De toute façon, ça ne sert à rien. À chaque fois que je sors de ma chambre, je le regrette. Ils ont toutes ces idées idiotes. M'acheter des vêtements parce que j'ai grandi. M'acheter des crayons pour que je dessine. C'est vrai qu'avant, j'aimais les mangas. J'aimais le Japon, je voulais même y aller un jour, je mettais de l'argent de côté. Maintenant, non. Je ne veux pas.

Je préfère rester dans ma chambre. Je ne veux pas les voir. Ils me critiquent sans cesse. Il faudrait que je fasse ceci ou cela. Ils sont ridicules, à toujours me répéter les mêmes choses. D'ailleurs, je ne leur parle pas. Je leur envoie des SMS. Et ça suffit bien. S'ils savaient à quel point je les déteste, par moments. Ils voudraient que je sois comme eux. Je ne serai jamais comme eux. Je n'éprouve pas ce plaisir qu'ils ont de faire des choses tout le temps. Il me faut des transitions. Je ne me sens bien que si je choisis à l'avance ce que je vais faire. Il faut que je me prépare à l'action.

Certains matins, je suis même allée à l'école avec la babysitter. C'était sympa, on y allait ensemble. Parfois, j'attendais qu'elle parte de son côté puis je rentrais à la maison. Comme je ne vais presque jamais à l'école, je ne comprends rien, donc je ne veux plus y aller. Cette année, je voulais aller en pension. Loin de mes parents. Avec d'autres enfants dyslexiques. Ça n'a pas marché. J'aurais été bien, loin d'eux.



Ils sont trop normatifs. Ils ont une idée précise de ce que je dois faire, ce que je dois être. Ma liberté, c'est de leur dire non. Je ne suis pas leur jouet. Franchement, je préfère passer du temps avec mes amis. Même si parfois, je refuse aussi de les voir. Après tout, ils ne sont pas si intéressants que ça. Ils me jugent.

Je ne vais plus à l'école. Ma chambre est ma nouvelle prison. Je reste avec mon ordinateur. Je joue en ligne, je m'épuise, puis je recommence. C'est un jeu sans fin. Personne pour me dire Il est tard, va te coucher. Quand j'ai faim, j'attends que tout le monde dorme, et je vais me servir dans le frigo. Ils ont peur, quelquefois, que je ne sorte plus, que je ne mange plus. Ils exagèrent tout, évidemment.

Ils me parlent de psy. Je m'en fous, des psys. Et je n'ai aucune envie d'en voir. Ils me posent toujours les mêmes questions : Ça va ? Comment tu te sens ? Que penses-tu de tes parents ? Et de ta relation avec eux ? Et ainsi de suite. J'ai décidé d'arrêter de répondre à ces questions sans intérêt. Comment vont-ils m'aider, tous, alors que mon problème ne les regarde pas ? Je ne leur fais pas confiance, ils sont comme tous les autres adultes, ils ne me comprennent pas. Pourquoi je ne veux pas les voir ? Parce qu'ils me font des problèmes. Ils sont inquiets pour tout. Pourquoi tu ne te lèves pas ? Pourquoi tu ne viens pas dîner avec nous ? Pourquoi et encore pourquoi. Je n'ai pas envie, c'est tout. C'est quand même pas compliqué à comprendre. J'ai décidé de faire ce que je voulais. Même si ça ne leur plaît pas. Cycle infernal, cercle vicieux, ils n'ont que ces mots à la bouche. Mais j'ai juste décidé d'avoir la paix, d'être tranquille, une bonne fois.

Toutes ces questions, tous ces pourquoi, je n'ai plus envie de faire l'effort. J'ai essayé, mais ça ne sert à rien. Qui va me faire oublier que j'ai du mal à l'école, que je suis dyslexique, que je ne comprends pas tout ? Ça m'humilie, ça me rabaisse, je n'ai pas besoin de ça. Les profs sont sympas, ils ne me mettent pas de note, mais ça ne change rien au fait que je n'y comprends rien. C'est pas marrant d'être là, assise avec les autres, et de ne rien comprendre. C'est pour ça, bien sûr, que je ne veux plus y aller. Maintenant, je redouble et ça ne change rien, je suis nulle, voilà.

L'école, c'est pas pour moi. Il y a des enfants qui comprennent tout et moi rien. C'est aussi simple que ça. Et aller vous asseoir dans une classe pour ne rien comprendre, personne ne peut y arriver. C'est trop dur de se sentir ainsi exclue. Je ne peux rien faire pour que ça change. Alors dessiner, oui, pourquoi pas, quand j'ai envie, mais ça ne remplacera jamais l'école. Je voudrais bien me sentir chez moi à l'école. Mais ça n'est pas possible. Et je le regrette. Je lutte et puis je me révolte.

À quoi ça sert, aussi, de faire des efforts, toujours plus d'efforts, pour aucun résultat? J'oublie. J'oublie les tables de multiplication, j'oublie la grammaire, j'oublie tout ce que j'avais appris. Et qui ne me sert à rien. Je m'enfuis de cette vie qui n'est pas la mienne. Dans ma chambre, je suis chez moi. Personne ne me dicte les heures où je dois me lever, manger ou apprendre. Et si quelqu'un est là en visite et toque à la porte, je fais la sourde oreille, Ils ne vont pas m'avoir comme ça. J'ai décidé de lutter pour ma liberté, que ça leur plaise ou non. Je sais bien qu'ils ont l'impression de faire tout cela "pour mon bien", comme ils disent. Mais ils se trompent, ça ne me fait aucun bien de me lever et d'aller à l'école. À chaque fois, je suis à nouveau plombée. Je suis la seule à ne rien comprendre, seule face à mon échec. Et personne pour m'expliquer les choses. J'ai perdu espoir. À quoi ça sert d'essayer encore? J'ai plutôt l'impression que tout a foiré déjà. C'est quoi, le but, à la fin?



Je voudrais vivre une vie sans école. Je sortirais peut-être de ma chambre, dans ce cas. Il faudrait me promettre de ne plus y aller. L'école à la maison? J'ai peur encore de ne pas y arriver. Mais je veux bien essayer. Ils me forcent tout le temps. Aller faire les courses pour acheter ce que j'aime. Ils le savent, ce qui me plaît, pas besoin d'y aller moi-même.

À vrai dire, j'ai un peu oublié les raisons pour ne pas sortir. Maintenant, je suis dans mon système. Je refuse pour refuser, pour être cohérente. Et puis les voir tout inventer pour que je sorte, ce serait presque drôle. Je fais monter la pression. Je dicte mes conditions. C'est moi qui gagne, au moins en apparence. Les ignorer, les faire disparaître de ma vie. C'est la tentation. Je n'ai pas vraiment besoin d'eux. Ils sont rôdés, m'achètent ce que je veux, je n'ai qu'à attendre qu'ils sortent et je peux taper dans le placard à gâteaux.

Comment j'en suis arrivée là? Je ne sais plus. D'abord, après une engueulade, je suis restée dans ma chambre. Puis j'ai récupéré la clef, et j'ai pu m'enfermer. Et à partir de là, c'était lancé. Pas besoin de changer d'approche, tant que ça marche. Et ils courent.

Je les entends parfois, ils se demandent quoi faire, ils pleurent, et ça me fait de la peine, même si je ne vais pas les consoler. J'ai instauré les règles du jeu, comment m'en sortir? Céder? À aucun prix. Je suis aussi prisonnière du système que j'ai mis en place. S'ils sortent, je leur envoie un message pour qu'ils rentrent. Je les veux soumis à ma volonté, qu'ils restent là, à me veiller, à espérer que je mette fin à la guerre.

Si mon frère venait, peut-être que j'irais lui dire bonjour. Il me manque. Il a son appart à lui, maintenant. Je pourrais peut-être aller chez lui? Ce serait une bonne



issue. Pas sûr qu'ils acceptent. Ils sont contre tout. C'est le problème avec eux. Toute tentative hors du cadre les affole. Ils n'ont qu'un mot à la bouche, l'école. Alors qu'il faut m'en débarrasser à tout prix. Et si enfin ils comprenaient que l'école, ça n'est pas pour moi. Si je pouvais dessiner, coudre, sculpter, peindre, me moquer des matières obligatoires. Oui, alors, ça irait

mieux. Comment leur faire comprendre qu'ils n'ont pas le choix, que je veux choisir mon destin ?



LA Foudre, VOLODIA



Voilà. Je dirai simplement les choses, comme elles se sont passées. On ne peut s'y préparer, on ne peut s'en protéger. Rien d'autre que prier que cela n'arrive pas. Jamais. Quand la chose est arrivée – dans notre langue on dit « *molniya* / le coup de foudre » mais l'expression signifie autre chose pour vous – j'ai été désigné pour faire partie de la première équipe. De toutes ces années, nous n'avions rien fait d'autre que de surveiller, la centrale, les environs, les terroristes surtout. À l'atelier, nous bichonnions les engins. Nous avions un vrai savoir-faire, et des consignes très strictes pour tous les cas de figure mais celui-là, personne ne l'avait sérieusement envisagé.

Lors de la construction, la zone avait été vidée de tous ses habitants. Il n'était resté que Vladimir et sa femme. Aucun vis-à-vis, ils étaient les uniques habitants de la zone. Ils n'avaient plus d'âge. Je les avais toujours connus ici, dans leur baraque minable et sans confort. Ils ont été les seuls à refuser de partir à la ville. Lui, Vladimir, il était quelqu'un ! À Stalingrad il avait eu un comportement héroïque. Depuis, il boitait et on lui fichait la paix.

Tout est allé si vite après l'explosion... Je suis venu lui dire « On a reçu des ordres, Volodia. Tu as une heure. En attendant, le docteur a donné ces cachets. Je repasse vous prendre ». Volodia a simplement secoué la tête, « Je crois qu'on va rester, petit » a-t-il dit. Il y avait de la tendresse entre nous, il m'avait connu gamin.

Quand je suis repassé, il avait fait le plus dur : il avait étranglé sa femme de ses propres mains. Il lui avait mis un bouquet, trois fleurs, entre les doigts. Il m'a dit « Aide-moi, petit ». Il avait serré la corde autour du cou mais le plafond était bas. Alors je l'ai saisi à la taille et brusquement j'ai tiré de toutes mes forces. En chialant comme un môme.



INDIGNEZ-VOUS !



INDIGNEZ-VOUS! COMME DIRAIT HESSEL, BORDEL DE MERDE INDIGNEZ-VOUS!

Au quotidien la vie nous donne mille et une raisons de nous révolter, de crier, d'enrager même. Suffit d'allumer sa télé, à peine les infos commencées que le flux de drames déferle sur nos quotidiens déjà bien remplis de galères et d'obligations en tout genre. Tout est froid, tout nous envahit, tout nous fait peur.

La guerre, les règlements de compte à Marseille, les meurtres, les viols, les avis de recherches pour ados qu'on retrouve morts si tant est qu'on les retrouve, les bébés dans les poubelles et j'en passe. Dans quel monde vit-on? Et qu'est-on censé faire de tout cela? Pleurer? Déjà fait. Réfléchir, ça ne sert à rien. S'engager dans l'armée ou la police? Trop lâche.

On devient des zombies sans émotions. Nous ne sommes ni courageux ni concernés. On avale ce putain de flux indigeste en bouffant notre plat surgelé et les deux sont si insipides qu'on ne ressent plus ni compassion ni saveur, ni passion ni horreur.

On est aseptisé, on n'est plus humain, on est impuissant, blasé, dépassé.

Les politiques qui nous représentent s'emparent de ses sujets? Laissez-moi rire, ils s'en mettent plein les poches et ont bien trop vite oublié leur dignité, leurs valeurs et nos intérêts au passage! Politiques de merde! Droite gauche centristes tous des vendus. Des voleurs professionnels, des menteurs aguerris qui n'ont même pas été fichus de nous donner des masques en plein covid et qui là miraculeusement nous donneraient des solutions miracles?

Pauvre monde, pauvre humanité et pauvres de nous!

Merci aux naïfs qui continuent d'espérer, de manifester, d'aider, de proposer inlassablement...

Et Honte à tous les autres qui pourraient faire une différence mais qui ne la font pas.

Aux complices qui se taisent et laissent des enfants grandir dans la honte alors qu'ils sont victimes, aux hommes qui frappent leurs femmes et qui de fait ne sont plus des hommes, aux preneurs de décisions qui envoient des soldats mais n'enverraient jamais leur fils, aux racistes qui pensent que la race suprême existe, à ceux qui adorent les chasses aux sorcières d'été, tester les musulmans est à la mode faites-vous plaisir...

BREF la liste est longue et le monde est fou, pitié pour vous pour les autres, pour l'amour de dieu, indignez-vous!



MORCEAUX



Une nuit silencieux nous avons scié
les barreaux de la mansarde
Les toits chuchotaient
sous l'œil perplexe des étoiles

Ô firmaments embrasés brimades
sur la route menant
à l'île
immaculée
liqueur au teint de résine
nous nous en étions souvenu

Dans l'île on tuait
on tuait dans la forteresse oubliée
là
où des petits morceaux de papier
furtifs
furent enterrés

À présent on abime
on inquiète on harasse
on arrache les cheveux de l'écume
on déguise des avanies exhaustives
à jamais

À BON RAT, BON CHAT



DEPUIS LONGTEMPS DÉJÀ, ILS VIVAIENT DANS CETTE GRANDE MAISON RURALE. Huguette, la propriétaire nonagénaire, tolérait leur présence ou plutôt les ignorait, peut-être même qu'elle ne les voyait pas. Elle se contentait de trois pièces. Une sorte d'accord tacite avait été passé entre elle et les gris grignoteurs: à elle une

chambre, la cuisine et le séjour et à eux la jouissance des autres chambres, du grenier et des annexes. C'était équitable: moitié moitié... Mais Huguette, catholique fervente, a cassé sa pipe. Saint Pierre, à sa droite l'a rappelée et vous savez bien que ce genre d'appel ne supporte aucune contestation!

La bâtisse est restée inoccupée durant plusieurs mois. Fallait-il conserver l'usage des territoires acquis ou lancer une offensive sur les terrains vacants? Ils se sont réunis et bien entendu, ils ne tombèrent pas d'accord. Certains voulaient amplifier leur expansion, faire venir frères, sœurs, cousins, cousines, créer de nouvelles colonies, s'accroître et prospérer alors que d'autres, inquiets et plus réticents, préféraient le statu-quo. Pour vivre heureux, vivons cachés et discrets et donc en petit nombre pour ne pas attirer l'attention.

Mais dans cette histoire, me direz-vous, point de révoltes... Quelques cha-mailleries, quelques opinions divergentes comme dans toute bonne société démocratique. Serais-je hors sujet?

Patience, c'est l'ensemble des désillusions et des rancœurs qui favorise la germination des conflits et qui fait le lit des batailles sans merci.

Donc, si je fais le point, on peut constater une maison désertée par les humains mais infestée par les muridés. Ne dit-on pas, à raison, que quand le chat n'est pas là, les souris dansent et font la sarabande? Le facteur déclencheur a été le changement de propriétaire. Vente conclue en deux temps, trois mouvements, sans consultation de la gent trotte-menue.

Été. Travaux, repas sur le pouce à l'extérieur. On cohabitait encore en bonne intelligence. On s'ignorait.



Automne. Les fenêtres et les portes se sont refermées. Les provisions dans les placards ont été visitées. La découverte de déjections dans toutes les pièces attestait de leur présence. La guerre était déclarée! Piège, poison, puissance canine: rien n'était exclu. Premières prises. Satisfaction mêlée de répulsion: il fallait éradiquer les intrus.

La mort brutale de deux individus, lérot et rat, attisa la colère des survivants. Sus à l'ennemi à deux pattes! Affirmons notre supériorité numérique, piétons sans vergogne les jouets et les vêtements, déféquons dans toutes les pièces!

Les humains, exaspérés, étaient de plus en plus déterminés. Les muridés aussi... Provocation... escalade des hostilités. Toujours plus de poison et de pièges. Rats et souris unis toujours plus nombreux. Y aurait-il une amicale des rongeurs mobiles qui se déplacerait de maison en maison? C'est à se le demander.

La phase ultime fut atteinte quand un doudou fut décapité et grignoté et qu'une nichée de souriceaux fut retrouvée dans un tiroir de chaussettes! Fuir ou réagir: la première solution n'était que provisoire. Aux grands maux, les grands remèdes: un dératiseur fut mandaté. L'homme, en combinaison blanche, inspecta d'abord les lieux et détecta les passages et les entrées des bestioles. Ganté et masqué, muni de cages, de sortes de sifflets, d'appâts, il disposa tout son attirail. La suite, je ne peux que l'imaginer car pour leur sécurité, les habitants des lieux durent sortir et laisser officier le spécialiste. Avait-il une flûte pour attirer les rongeurs? Peu importe les moyens... les muridés avaient disparu; l'invasion était stoppée.



À bon rat, bon chat.





Sylvie VAN PRAËT

LE FILS

TOUT FROISSÉ D'ENNUI ET DE SOMNOLENCE DANS LE FAUTEUIL.

Écrasé, il attend cette secousse des pieds engourdis de froid le tremblement de tout son corps qui veut se lever. Lui ne sait pas mais ses jambes, ses bras inertes le veulent. Ce grand déploiement du corps à demi plié de douleur, les quelques pas avant que le dos s'apaise et se redresse.

Il guette le bruit de la rue qui ne vient pas ; le double vitrage a tout éteint.

Il découvre cette impatience des membres avec espoir. Bientôt il sera debout il attrapera son manteau sa casquette enfilera ses chaussures de marche, bientôt.

La rue défile dans un bocal, silencieuse.

Le désordre de la pièce où il se cantonne a chassé les siens. "Les siens", il aime ce mot lui qui ne possède plus rien plus même son corps. Il y avait cette femme toujours affairée, peu gracieuse mais attentive. Surtout il y avait ce fils trop grand trop chevelu et bavard. Il parlait de marcher dans la rue, de crier et de se battre. Le père opinait, il souriait en l'écoutant. La rage de cette voix encore juvénile lui gonflait la poitrine de souvenirs.

La femme il ne sait pas où ses pas l'ont menée. Il se souvient juste qu'elle l'avait regardé une dernière fois, longuement, avec l'impatience d'un dernier sourire jamais étiré au coin des yeux. Il a pensé qu'elle hésitait et les mots ne passaient plus de sa gorge à sa bouche. Son dernier souvenir d'elle c'est son dos, large un peu voûté et les mèches d'un blond fade sur son col.

Le fils était resté, râleur furieux même. Il tachait sa chambre avec la peinture aspergée sur des banderoles. Il claquait les portes il marchait lourdement dans l'escalier et le dévalait comme on rit.

Ses cris s'enroulaient à ceux des camarades des filles et des garçons gueulant leurs certitudes ; ils marchaient au milieu des avenues, dans des champs de boue ; ils dormaient à peine sous des tentes de fortune ; ils saccageaient les projets de grands hommes en costume, offusqués, violents. Derrière des troupes en casques et matraques qu'ils regardaient sur leur poste de télé.

Il l'avait accompagné plusieurs fois. Leurs pas et leurs voix scandaient les

mêmes espérances. Ils avaient arpenté des voies de bitume, des terres sacrifiées, ensemble.

Ils partageaient le soir une bière sur un comptoir la voix usée, enrouée entourés de tant d'autres comme eux exténués, mais heureux.

Ce jour-là il a dit je me fais vieux fils, vas-y sans moi, embrasse les autres et surtout ne ménagez pas vos pas et vos souffles.

Presque honteux, il a regardé à la télévision les grandes avenues couvertes de corps et de banderoles, les charges et les cavalcades. Pour la première fois il a eu peur. Si loin derrière son écran ratatiné dans ce fauteuil il s'est senti coupable.

Le fils ne rit plus; il sommeille dans une chambre blafarde. La tête enrubannée de gaze les yeux clos, inerte. On lui a dit "peut-être", "il faut être patient". Il a demandé une mèche de ses cheveux. Il l'a mise dans un mouchoir; jusqu'à la maison il a pleuré beuglé même et personne n'a osé l'interrompre tellement cette souffrance-là semblait contagieuse.

Depuis ce jour l'homme a choisi le fauteuil près de la fenêtre. Il est posé de trois-quarts le regard dans les souvenirs. Il écoute le silence laissé par la femme et le fils.

Depuis ce jour il attend chaque jour que ses membres se révoltent et le secouent.

Quand il se déplie enfin, il enfle son manteau, ses chaussures de marche.

À la porte il hésite toujours un peu. La lumière et les grondements de la rue l'effraient de plus en plus. Franchir le seuil c'est retourner avec le fils c'est reprendre le fil de sa révolte là où elle s'est couchée dans une flaque de sang.

Et puis son pas s'affermit, dans sa tête enflent des hurlements de loups et des couinements de bêtes meurtries, des coups de pieds et poings lui fracassent le corps, des larmes coulent.

Il marche au milieu des rues, des avenues, il ignore les klaxons, ne bronche pas, son dos plus douloureux que jamais. Il gueule sa tristesse et sa haine, il court quand on veut le saisir, il souffle dans le recoin des porches fermés. Il attend le réveil du fils.

